

« La petite valise »

André Berthiaume

Urgences, n° 15, 1986, p. 86-87.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025346ar>

DOI: 10.7202/025346ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

André Berthiaume LA PETITE VALISE

Les USA ont été désarmés pendant 10 minutes, mardi.

Le Soleil (manchette, 16 juillet 1981)

Comment le lui dire? J'ai des crampes d'estomac. Il est là devant moi, souriant, insouciant, vêtu simplement d'une chemise à carreaux et d'un jean, et il fend du bois avec une hache. Il dit qu'il n'y a rien de mieux pour se changer les idées. Je suis assis au pied d'un arbre et je broie du noir, la valise à mes côtés. Je me demande comment je vais lui annoncer la chose.

Je ne dois pas le quitter d'une semelle. Je suis plus attaché à sa personne que son ombre ou son épouse Nancy. C'est moi qui porte la petite valise noire, celle qui contient les boutons du recours ultime, de la solution finale. Je suis une image moderne d'Atlas: je transporte constamment notre petite planète avec moi.

C'est dans l'avion présidentiel que je me suis rendu compte du subterfuge. Probablement à cause du *Mouton-Cadet* bu très tard la veille, j'avais une envie de pisser aussi pressante que si j'avais ingurgité une demi-douzaine de *Miller*. Dans les vécés, j'ai déposé la valise par terre, le temps de me soulager. Ensuite, j'ai examiné dans la glace ce vilain bouton qui pousse sur ma joue depuis quelques jours et que je dois contourner quand je me rase. J'ai alors pensé à l'expression presse-bouton, et ça m'a fait sourire.

Lorsque je me suis penché pour reprendre la mallette, j'ai eu un pressentiment. Dans mon métier, il faut du nez. Apparemment, c'était la même valise, avec son aspect respectable d'attaché-case, et pourtant... J'ai alors entrepris une vérification de routine: je suis comme ça, méticuleux. Je suis sorti des w.-c. abasourdi, en sueur, plus abattu qu'un Rambo désarmé. On a remplacé les codes ultra-secrets par deux revolvers de plastique et une photo de John Wayne qui doit bien dater des années 40... Je ne comprends pas comment on a pu me jouer ce méchant tour. Quand cela s'est-il passé? Hier, pendant la petite fête du 14 juillet? Serait-ce une blague de nos amis français? Mais non, ce n'est pas possible, c'est à eux que nous devons la statue de la Liberté. Ai-je été victime d'une hallucination? On me confie la boîte noire de notre Boeing Terre et, Good Heavens, je l'égaré!

Il s'arrête de bûcher pour reprendre haleine. Il est encore vigou-

reux pour un homme qui vient de célébrer ses 70 ans.

— Pourquoi restes-tu à l'ombre, Frank? Viens donc un peu au soleil, je te trouve pâlichon aujourd'hui.